

L'ENTR'ACTE



LYONNAIS,

Gazette des Salons et des Théâtres, Portraits d'Artistes, Croquis, Modes, etc.

L'ENTR'ACTE paraît tous les Dimanches, et se vend dans les Théâtres. — Prix de l'abonnement : 3 fr. pour 3 mois. — Un numéro avec dessin, 25 c.; sans dessin, 15 c. — On s'abonne à Lyon, rue de la Préfecture, 2, à l'entresol (une boîte est dans l'allée). — Prix des insertions : 25 c. la ligne. On traitera de gré à gré pour les annonces d'une certaine étendue. — Les Avis et Réclamations devront être adressés franco au Bureau de l'Entr'acte. — Les abonnements et les insertions sont reçues à Paris, à l'Office-Correspondance de LEPRELLETIER-BOURGON, place de la Bourse, 6.

REVUE THEATRALE.

Grand-Théâtre.

Cette semaine est grosse d'événements; procédons par ordre.

M. Ad. Germain, appelé à remplacer M. Joanny Bruyat, a débuté dans le *Postillon de Longjumeau*. Le rôle de Biju n'étant point assez important pour la partie du chant, nous attendrons une nouvelle épreuve pour en faire connaître le résultat. Mais, comme comédien, Ad. Germain s'est montré très-comique, et comique avec naturel. Ce jour-là on donnait la *Sylphide*, où M^{me} Siran est toujours gracieuse, correcte, souple, svelte; aussi la rentrée de cette dame avait-elle été l'autre jour dans la *Juive* l'objet des acclamations publiques, car je ne peux passer sous silence mon ineptie d'il y a huit jours. N'avais-je pas oublié de vous dire tous les bouquets et les bravos que M^{mes} Siran et Finart s'étaient partagés!

Audran, qui fait un service actif et qui montre une bonne volonté digne d'éloges, est digne aussi d'égarde et de ménagements. Audran, qui nous a chanté le *Postillon*, a pris le rôle de Lionel dans l'*Eclair*, qu'il dit avec un goût parfait. Ce qui distingue ce chanteur c'est le charme qu'il met dans le cantabile; aussi a-t-il parfaitement rendu le deuxième acte du *Postillon*, et dans l'*Eclair* la romance du troisième acte, *Quand de la nuit*, etc. Du reste, Audran aura maintenant un bon auxiliaire, car l'*Eclair* servait de début au jeune Maillot que les Rouennais regrettent avec raison. Maillot ne le cède point à son chef d'emploi pour l'entente d'un rôle, l'intelligence musicale et une grande correction. Le soin tout particulier qu'il apporte dans son chant, il le met dans son costume; c'est un acteur qui a du soin, de la finesse; il dit le poème (peut-on appeler cela un poème?), il dit le dialogue, si vous aimez mieux, avec sens, avec esprit quelquefois; sa voix, d'un timbre un peu voilé dans les transitions, a de la force dans les notes hautes, et il rendra des services réels. Le rôle du cousin, dans l'*Eclair*, lui fait d'autant plus d'honneur que ce rôle-là est ingrat et difficile, et qu'un acteur ordinaire n'en fait le plus souvent pas grand-chose. L'air: *A l'université d'Oxford*, est peu mélodique et bizarre, et Maillot a trouvé moyen de s'y faire applaudir. Comme auxiliaire de notre premier ténor d'opéra-comique, Maillot a prouvé, du reste, que notre assertion à cet égard est fondée. Il n'a pas reculé devant la difficulté; pour son second début il a abordé franchement Raimbaut de *Robert-le-Diable*, et il s'en est assez bien tiré pour qu'on puisse dans l'occasion avoir recours à son talent dans certains rôles d'un emploi qui n'est pas le sien. Qui peut le plus, peut le moins, dit-on; aussi le *Chalet* pour troisième début n'était-il là que pour la forme.

Donc, nous possédons quatre ténors avec lesquels l'opéra peut marcher avec un certain luxe: Siran exclusivement voué au grand répertoire, auquel conviennent si bien toute l'ampleur de ses moyens, toute la puissance de son organe; Audran avec d'autres qualités, qui tient avec distinction tous les premiers rôles de l'opéra-comique; Maillot qui lui vient en aide dans les seconds ténors; Alerme dans les rôles de tenue. Ajoutons-y l'excellent Dabadie que nous attendons à son second début pour pouvoir l'apprécier comme il en est digne; voilà certes une belle tête de troupe. Espérons que les emplois qui manquent encore ajouteront à la supériorité de cette composition première.

Les apparitions de M^{me} Jenny Colon au Grand-Théâtre deviennent rares, mais elle y paraîtrait plus souvent qu'on ne se laisserait point

de l'entendre. Dit-on mieux qu'elle tout ce qu'elle dit, tout ce qu'elle chante? Est-il possible dans l'*Eclair* d'être plus entraînant au joli duo du deuxième acte: *Je t'aime, et pour la vie*, etc.? Avez-vous entendu un timbre de voix qui ait plus de charme, plus de fraîcheur? Et puis, c'est la délicatesse qu'elle apporte dans les détails de tout un rôle, c'est son regard, son sourire; on ne joue pas mieux qu'elle l'opéra-comique. C'est qu'aussi la musique de l'*Eclair* est si douce, si suavement écrite! M. Halévy, suivant nous, n'a rien fait de mieux, et nous n'en exceptons pas même la *Juive*, quelque richesse d'instrumentation que le compositeur y déploie; dans l'*Eclair*, la mélodie sort plus abondante, elle se détache davantage, et c'est toujours le même style pur et correct.

Charles Dégrully a terminé ses débuts. Cet acteur, dont nous avons dit le mérite, a-t-il voulu nous prouver son aptitude à jouer tous les genres? a-t-il essayé de nous convaincre que, s'il avait la diction de la bonne comédie, il avait aussi du drame dans la voix? Voyez plutôt: *Le Philinte de Molière*, la vraie comédie classique; *l'Ecole des Vieillards*, qui n'appartient à aucun genre, œuvre bâtarde et de toutes les écoles, ou plutôt qui n'est d'aucune école; *Térèse*, le drame moderne, le drame échevelé; voilà, certes, trois débuts bizarrement marqués à des cachets divers. Nous ne sommes pas fâchés, du reste, que M. Dégrully se soit montré sous ces trois faces si différentes, parce que nous avons à le féliciter d'avoir gardé, dans le baron de Launay, de *Térèse*, toute la réserve convenable; il a été sobre de gestes et d'éclats de voix; il a bien détaillé la grande scène de provocation et celle du cinquième acte entre lui et Arthur; il a été dramatique simplement. C'est beaucoup. Je n'ai pas besoin d'ajouter que M. Dégrully est définitivement admis.

Mais venez au fait, me dira-t-on, soyez donc à la grande affaire; vous tournez autour depuis une heure sans y arriver, tandis que vous auriez dû commencer par là. C'est de M^{lle} Renouf qu'il s'agit sans doute, d'accord; mais nous avons dit d'elle dimanche passé ce que nous avons à dire, et, depuis ce temps, notre opinion n'a pas pu changer, attendu que nous n'en avons pas entendu davantage, ni personne non plus. Nous croyons que, exclusivement vouée à l'emploi des Falcon, M^{lle} Renouf a assez de mérite pour s'en tirer très-convenablement, et, tenez, constatons les faits: les *Huguenots* ont mis, dès le premier jour, en présence une cantatrice nouvelle avec un public appelé à juger de son talent... Ce jour-là, les avis, tout partagés qu'ils étaient, se résumeraient cependant en cet accord général que la somme des qualités, chez M^{lle} Renouf, l'emporte sur les côtés faibles. Tout le monde a remarqué un beau timbre dans le médium, des notes basses assez développées, un chant large qui convient à l'emploi auquel elle se destine, une étendue de voix fort belle dans les conditions d'un mezzo soprano; tout cela pouvait racheter quelques notes élevées difficiles à émettre, les quelques efforts qu'elle fait pour y arriver, la qualité du son dans ces notes hautes, lequel n'y est pas toujours irréprochable, tous défauts que le travail fait disparaître, surtout chez une jeune femme qui n'a qu'une année de théâtre. Et, d'ailleurs, n'y avait-il pas l'émotion d'un premier début? Le second jour, plus sûre d'elle-même et maîtresse de ses moyens, M^{lle} Renouf chante la *Juive* avec une telle supériorité que les bravos sont unanimes. Arrive la troisième épreuve. Cette fois on ne permet pas à la débutante de chanter... C'est donc dans l'intervalle des deux ou trois jours qui ont séparé la *Juive* de *Robert* que l'opinion, discutée mûrement sans doute, s'est prononcée chez une certaine partie du

public contre l'admission de M^{lle} Renouf et qu'une décision pareille a dû être, avant d'être arrêtée, suffisamment motivée, car ce n'est pas légèrement et à brûle-pourpoint qu'on décide ces questions-là... Mais au moins fallait-il laisser entendre; en réalité, pour tout le monde, M^{lle} Renouf n'a réellement pas chanté Alice, et c'est un troisième début qui n'en est pas un. Que si l'expression de toutes les opinions est toujours libre, ce n'est jamais du moins qu'après audition complète, et nous aurions su comment M^{lle} Renouf se tire d'Alice, que les choses n'en eussent été que mieux.

M. Grassi se fait connaître et on va l'entendre; à coup sûr, en y allant, on écoute un violoniste de premier ordre et des plus habiles. Dans sa troisième soirée il a excité l'admiration de tous et transporté son auditoire dans des variations sur le thème : *Je suis le petit tambour*, et un air varié. Impossible d'être plus pur, plus délicat, et nous ne savons ce que nous aimons le mieux, ou de son expression quand il chante avec son instrument, ou de sa prodigieuse prestesse à vaincre les difficultés les plus ardues. A Paris, M. Grassi sera compris, entendu et fêté; il nous reviendra alors dans quelques mois, et la foule qui écoute plus volontiers quand on est quelque peu célèbre, la foule ne lui manquera pas.

M. Donjon fils, dans un air varié de violon pour la flûte, a prouvé qu'il remplacera un jour dignement son père parmi nous. L.....

Gymnase.

La foule se porte toujours aux représentations de M^{me} Leplus. On ne saurait se lasser d'admirer un talent aussi gracieux et aussi varié.

La Comtesse d'Égmont, Ketly, la Prima Donna, etc., etc., ont fait les frais de la semaine et ont été pour l'artiste parisienne l'occasion des plus belles ovations. MM. Breton, Barqui, Seguy, Isidore, Sommereux et M^{mes} Adam, Levasseur et Herguez ont aussi conquis leur part de bravos. Le Gymnase emprunte dans ce moment toute son animation à la présence de M^{me} Leplus; espérons qu'après son départ il nous sera donné de nous mettre au courant des nouveautés pour lesquelles ce théâtre est déjà bien en retard.

Étienne et Georgette.

C'était par une belle matinée d'avril, lorsque la nature en se rajeunissant semble rajeunir tous les êtres. Il y a en effet dans le printemps une magie inconnue qui agit sur toute l'existence. Le sang arrive plus facilement au cœur; les pensées naissent plus fraîches et plus riantes dans le cerveau. — Avril est le mois cher aux jeunes filles et aux jeunes amoureux.

Et ce jour-là, 21 avril 1804, Étienne le menuisier travaillait en chantant à tue-tête un bachique refrain, — et il travaillait à sceller des planches et à équarrir deux longs poteaux ayant chacun, au milieu, une rainure où devait plus tard glisser quelque chose.

Et Georgette, la fille du garde-chasse, fille éveillée à quinze ans comme on le serait à vingt, profita de l'absence de son père, qui était allé faire enregistrer un procès-verbal à la ville, pour se glisser furtive dans l'atelier d'Étienne; — car depuis long-temps Étienne lui avait dit qu'elle était jolie, — et elle avait cru ce que lui disait Étienne, parce que les jeunes filles croient toujours ceux qui leur font des compliments. — L'oreille est le chemin du cœur, au village comme à la ville.

Georgette était encore vertueuse; mais Étienne lui paraissait si beau, si aimable, que la pauvre petite oubliait les sages leçons de sa grand-mère pour venir quelquefois causer avec lui. — Ce jour-là était un jour désigné d'avance pour cela. — Aussi Étienne attendait-il impatientement.

Étienne n'avait pas d'amour au cœur, mais l'œil noir de Georgette le jetait dans un trouble extraordinaire, — et cela lui suffisait pour tout tenter.

On respecte l'objet d'une passion, on sacrifie celui d'un caprice.

Étienne et Georgette s'assirent côte à côte sur la machine en planches. Georgette, en écoutant les doux propos de son amant, jouait machinalement avec les deux grands supports qu'il avait équarris. Bientôt la conversation devint plus tendre. La jeune fille ne savait plus comment résister à la séduction; car, je vous l'ai dit, c'était une belle matinée d'avril, et le beau temps est un meilleur auxiliaire qu'on ne croit pour triompher d'une jeune fille; — alors son esprit est riant comme la nature, — son cœur est ouvert comme elle à toutes les impressions. — Bientôt la conversation cessa tout-à-fait.

Et Georgette sortit coupable.

C'était encore le 21 avril, mais quinze ans s'étaient écoulés depuis qu'Étienne et Georgette avaient causé sur la grande machine en planches, — en jouant avec les supports à rainure dont elle ignorait la destination.

Tous les deux s'étaient quittés au bout de trois mois et s'étaient perdus totalement de vue depuis cette époque. L'un n'était pas assez amoureux, l'autre était trop coquette pour que leur liaison pût durer long-temps; il faut de la réciprocité en amour comme en amitié, car l'amour n'est qu'une lettre de change tirée à vue.

Et, ce 21 avril 1819, la machine en planches qu'Étienne avait fabriquée en 1804 se trouvait dressée sur la place publique d'une grande ville. Son bois avait été rougi depuis, — une fois par de la couleur, — cent fois par du sang! — car c'était la guillotine! — la guillotine avec ses longs bras, apparaissant au loin comme le télégraphe de la mort.

Et ce jour-là la foule se ruait autour, — compacte comme un champ mûr; — dix mille têtes étaient là béantes pour en voir tomber une! — C'était une jeune femme qui devait être exécutée, et cela donnait au sanglant spectacle un degré d'intérêt bien plus grand.

C'était, disait la foule, une fille perdue qui avait assassiné un homme pour le voler; — et personne ne la plaignait, — car on plaint rarement ceux qui vont mourir. Ce qui ne laisse pas que d'être consolant pour ceux qui sont condamnés injustement, — et il y en a!

Enfin un bruit sourd se fit entendre, et la multitude houla comme une mer en furie! Tous les regards se fixèrent sur un point, et sur ce point on vit bientôt apparaître une tête de femme, belle encore, mais pâle comme le linceul qui l'attendait.

Cette tête oscillait à chaque secousse comme un membre déjà mort.

Un homme vigoureux parvint à hisser enfin corps et tête sur la fatale planche, — et il serra froidement les courroies sur le tout, pour faciliter l'opération en empêchant tout mouvement.

Soit que la pression des courroies eût été trop forte, — soit que le mouvement brusque imprimé à la tête par la main de l'exécuteur pour la courber sous l'instrument de mort eût ranimé la patiente, — soit enfin que la vie se fût réveillée à ce moment suprême pour jeter un dernier éclat, comme la lampe qui va s'éteindre, la tête pâle se releva tout-à-coup convulsivement et resta droite comme un piquet; — l'œil de cette tête s'arrêta sur l'exécuteur, et sa bouche murmura : Étienne!

L'exécuteur à son tour s'écria : Georgette!

Ils s'étaient reconnus tous deux! — Elle se trouvait liée sur ces planches, témoins de sa première faute, et où elle allait expier en une seconde toute une vie d'opprobre et de crimes; — lui, qui l'avait amenée là, se trouvait, comme vengeur de la société, sur ces mêmes planches qui étaient son ouvrage, et où sa dégradation l'avait forcé plus tard à chercher un moyen d'existence dans le plus vil des métiers.

Bien dignes en effet l'un de l'autre!

Étienne donna le coup de bascule à la tête de Georgette, — il lâcha la déclique, — le couteau cria dans les chairs, — et tout fut fini!

Étienne n'accompagna même pas le corps de celle qui fut deux fois sa victime jusqu'au cimetière des suppliciés. — Après son ouvrage terminé, il rentra chez lui en fredonnant le refrain bachique qu'il chantait à pleine voix lorsqu'il attendait Georgette, — en 1804!

EUGÈNE DE LAMERLIÈRE.

Un Jeune homme précieux.

Dans une de nos principales villes de province, un jeune ouvrier chantait devant la porte de sa boutique. Un monsieur, décoré de la Légion-d'Honneur, passe, s'arrête, l'écoute et lui dit : « Vous avez une belle voix, mon ami. — C'est ce que tout le monde prétend, répond l'ouvrier. — Tenez-vous beaucoup à votre état? — Sans doute, puisqu'il me fait vivre. — Mais si l'on vous en offrait un autre plus lucratif, l'accepteriez-vous? — Sur-le-champ. — En ce cas venez avec moi. — Où allons-nous? — Faire un bon diner d'abord. — Et puis? — Monter en calèche et partir en poste pour Paris. Cela vous convient-il? — Ça me va. »

Arrivé à Paris, l'ouvrier demande : « Maintenant, que faut-il faire? — Vous installer d'abord dans cet appartement que l'on vous a choisi près du boulevard Italien; vous êtes ici chez vous : le loyer est payé pour un an; les meubles vous appartiennent; dans le secrétaire vous trouverez mille francs : c'est votre revenu d'un mois. — Douze mille francs d'appointements? je ne saurai jamais faire un métier aussi cher, mes moyens ne me le permettent pas. — Essayez toujours et commencez par quitter ces vêtements, qui ne conviennent pas à votre nouvelle



lith. de Bertrand-L., rue St. Côme, à Lyon.

Déposé.

TOMBEAU
Du Général Montoy - Duvernet,

position. Voici des chemises de Lami-Housset, des habits d'Humann, des bottes vernies, des cravates de satin; habillez-vous et allez vous promener. Demain seulement vous entrerez en exercice. »

Le lendemain matin l'ouvrier se préparait à l'œuvre, lorsqu'un maître d'armes se présente avec deux fleurets sous le bras. « Monsieur, je viens vous donner votre leçon d'escrime; j'en ai reçu l'ordre et les cachets sont payés d'avance. » Après le maître d'armes, ce fut un maître d'écriture et de belles-lettres, puis un maître de musique, puis un maître de danse, qui arrivaient à la file comme chez ce bon M. Jourdain. Le patron vint ensuite et dit : « Voilà votre besogne faite pour aujourd'hui; demain vous recommencerez, et cela jusqu'à ce que vous soyez parfaitement dressé à ces exercices et perfectionné dans ces études. On vous montrera aussi l'équitation, la gymnastique et la déclamation; mais vous ne pouvez pas tout faire le même jour. Le temps est beau; allez aux Tuileries, flânez sur les boulevards, observez les gens de bonne mine et tâchez de prendre leur air et leurs manières. Après votre diner, vous irez au spectacle, et il est important que vous y alliez tous les soirs; le théâtre forme la jeunesse. On vous abonnera au programme, et, quand vous aurez choisi votre spectacle le matin, on ira vous retenir une stalle. — Et voilà tout le métier que je dois faire? c'est pour cela qu'on me donne mille francs par mois? — Plus tard, quand votre éducation sera terminée, que vous serez en état de paraître devant la bonne compagnie, vous serez mieux traité; oui, jeune homme, vous êtes destiné à une grande fortune, et, dans peu, vous aurez peut-être cent mille francs par an. »

Ceci n'est point un conte fait à plaisir, c'est une histoire bien nouvelle et toute récente. L'ouvrier, pensera-t-on, est sans doute un enfant mystérieux dont la noble origine est restée long-temps dans l'ombre et que son illustre famille veut rendre digne d'elle avant de l'appeler dans son sein et de le présenter au grand monde; c'est probablement le fils d'un banquier ou d'un pair de France, destiné à avoir des millions ou à porter le titre de duc? — Mieux que cela: c'est un jeune homme à qui la nature a fait le plus magnifique de ses dons; à qui le ciel, dans sa munificence, a départi une de ces voix si rares et si précieuses aujourd'hui: — c'est un ténor. Il a été découvert à Rouen, chez un tonnelier, par un commis-voyageur de l'Opéra.

L'administration de l'Académie royale de musique le fait élever avec le plus grand soin pour sa gloire et pour sa fortune; mais l'éducation est à faire d'un bout à l'autre. Le jeune Normand, destiné à représenter les héros et les princes, ne sait ni lire, ni marcher, ni parler. — Qu'importe! il a ce que l'on n'acquiert pas, le reste viendra avec de bons maîtres. Quand on possède le diamant, on n'est pas embarrassé de la monture.

Le Coup de pied d'une Danseuse.

Une lettre de Hambourg adressée au journal anglais *The Mirror* rapporte le récit d'une aventure épouvantable dont M^{lle} Fanny Essler a failli être la victime, mais dont heureusement elle est sortie victorieuse.

Pendant le court séjour qu'elle fit à Londres, elle avait été l'objet des poursuites d'un jeune homme qui paraissait Anglais de naissance, mais qui parlait assez convenablement le français. Il était sur son chemin quand elle se rendait au théâtre, il la regardait avec la plus touchante et la plus respectueuse mélancolie, et un soir elle le trouva près de la porte de sa loge, essayant d'introduire quelque chose par la serrure. C'était un billet rempli d'expressions passionnées qu'il se hâta de lui remettre dans la main en prenant la fuite.

La célèbre artiste rit beaucoup de cette rencontre, et quelques jours après elle partit de Londres pour se rendre à Hambourg à bord d'un bâtiment dont le capitaine s'était fait un devoir de lui réserver l'aménagement le plus commode. Tous ses effets avaient été transportés; elle-même se disposait à descendre du pont dans la chambre du capitaine, portant à la main une cassette dans laquelle se trouvaient des diamants, des bijoux et des valeurs pour une somme assez considérable, lorsque, dans un jeune matelot qui s'offrit à elle pour lui aider à descendre l'escalier, elle reconnut son timide amoureux de Londres. Au fond du cœur, elle fut peut-être frappée de ce dévouement chevaleresque d'un jeune fou qu'elle supposait appartenir à une bonne famille, mais elle ne s'avisa pas de le laisser paraître et elle garda le plus profond silence. Seulement elle s'amusait pendant la journée des attentions respectueuses du jeune matelot, de ses regards humides de passion et qui cherchaient sans cesse à pénétrer dans le petit réduit qu'elle devait habiter pendant la traversée.

Elle était livrée au sommeil comme la plus grande partie des hôtes momentanés du bâtiment, lorsqu'un bruit léger l'éveilla en sursaut. Elle crut un moment que c'était un écureuil échappé de sa cage qui se promenait sur la tablette placée au-dessus de sa tête et qui supportait sa cassette. Elle se trompait: quand elle ouvrit les yeux, elle sentit un bras toucher sa tête; un homme était près de sa couche, et cet homme c'était le matelot, c'était l'amoureux du théâtre.

— Ange adoré! s'écria-t-il aussitôt en déposant un baiser sur le front de Fanny, pardonnez à mon audace, pardonnez à mon amour. Je ne pouvais vivre sans vous dire au moins une fois que je vous aime...

— Retirez-vous, monsieur, répondit Fanny effrayée et en cherchant à se lever sur son séant; ne me faites pas appeler du secours.

Mais l'inconnu murmurant encore quelques mots passionnés se penchait encore sur le visage de Fanny. A cet instant elle vit que cet amant si romanesque, qui lui pressait le bras avec la main gauche, furetait avec la droite sur la tablette dans l'intention bien évidente de s'emparer de sa riche cassette.

— Vous voulez me voler, s'écria Fanny épouvantée.

— Eh bien oui! riposta effrontément le prétendu matelot, ne cherchant plus à dissimuler ses projets. Je t'aime autant que j'aime ta fortune; il faut que tu m'appartiennes et cette cassette aussi.

Une lutte terrible s'engagea; ce misérable reculait d'un pas pour saisir un poignard caché sous sa ceinture, lorsque Fanny, s'armant de tout son courage et ranimant ses forces, frappa d'un coup de pied la poitrine de son assassin. Elle agit avec tant de vigueur que celui-ci tomba à la renverse, vomissant le sang, et laissant échapper le poignard dont Fanny s'empara tout aussitôt, décidée à se défendre jusqu'à la mort.

On ne se doute guères, en voyant les jambes fines, élancées délicates de nos nymphes d'opéra, de la force musculaire que le travail et l'exercice peuvent leur donner. Le coup de pied d'une danseuse équivaut au coup de poing du plus terrible boxeur. Le hardi voleur qui avait organisé la comédie dont le dénouement pouvait être si fatal à notre admirable danseuse en fit l'épreuve.

On était accouru aux cris de Fanny, qui dans ce moment solennel était sublime. Le poignard à la main, elle rappelait Judith. Le voleur fut relevé dans un état pitoyable et conduit à la cale pour y être gardé à vue. L'examen de ses papiers apprit au capitaine que c'était un des plus hardis coquins de Londres, qui s'était déjà rendu fameux par plus d'un bon tour. Lorsque le bâtiment arriva à Hambourg, il fut écroué dans la prison civile; mais on doutait qu'il pût revenir du coup de pied qui lui avait brisé la poitrine et l'avait empêché de commettre un attentat doublement criminel.

CAUSERIES.

M^{me} Jenny-Colon Leplus n'a plus que trois représentations à donner au Gymnase. (Avis aux retardataires.)

— M. Vignat, qui devait succéder à M. Vernon, n'a pas eu le courage d'aborder l'épreuve des débuts; l'administration est à la recherche d'un amoureux. Un plaisant a dit qu'on pourrait s'adresser au bureau de *****.

— On trouve dans le cimetière d'une petite ville de province, et sur la tombe d'un mari décédé, l'épithaphe suivante :

« Sa veuve et son nouvel époux lui ont, d'un commun accord, élevé ce monument, en témoignage de leurs regrets. »

Or, il paraît que la veuve inconsolable dont il s'agit, aurait convolé à de secondes noces immédiatement après l'expiration du délai légal, sans doute pour travailler d'un commun accord à l'élévation de ce monument funéraire.

— Une femme de Toirette (Ain) vient d'accoucher de trois garçons. Un n'a vécu que quelques heures; les deux autres se portent à merveille, ainsi que la mère qui s'est écriée, dit-on : « Je comptais bien sur deux, mais le troisième m'étonne. »

QUESTIONS LITTÉRAIRES.

A la demande de M. Audran : *Quelle est la cantatrice française qui a le dos étranger?* M. Siran a répondu : *C'est M^{me} Dorus (dos russe).*

M. Perrot a demandé : *Quelles sont les deux lettres de l'alphabet dont on ne peut se passer dans la vie?*

Enigme.

Je suis sainte et pourtant on me coupe, on me taille;
Plus d'un soldat m'invoque en un jour de bataille.

Dernier mot : *lampion.*

VERGNIOLLE, rédacteur-gérant.

LE 1^{ER} JUIN 1840,

M. JUEININ,

Professeur au Collège royal et dans plusieurs Institutions de Lyon,

OUVRIRA UN

COURS DE MUSIQUE VOCALE EN 90 LEÇONS.

PRIX : 15 FRANCS PAR MOIS,

Sans aucun supplément pour les morceaux de musique, qui tous devront être délivrés gratuitement.

On souscrit tous les jours, de 7 à 9 heures du matin, et de 8 à 10 du soir, chez M. JUEININ, rue de Pavie, 9, à l'entresol, près du bureau des *Papins*, bateaux du Rhône.

BANQUE DE PRÉVOYANCE LYONNAISE.

Compagnie d'Assurances mutuelles SUR LA VIE,

FONDÉE A LYON,

OPÉRANT DANS TOUTE LA FRANCE.

Capital de garantie : DEUX MILLIONS.

Sous la surveillance d'un Conseil de censure et d'administration et d'un Comité de vérification composé de quinze souscripteurs. Ce comité vérifie les souscriptions, l'emploi des fonds en provenant, et aucun transfert de rentes ne peut avoir lieu sans son autorisation.

Les transferts s'opèrent par l'entremise de la Recette générale du Rhône ; elle en conserve les fonds et les délivre aux ayant-droit.

OPÉRATIONS.

Dans l'association contre les chances du recrutement.

Une mise de 2,000 fr., souscrite à la naissance de l'enfant et payée à dix-neuf ans, produit environ 1,660 fr.

La même somme, versée en souscrivant, produit environ 36,000 fr.

12 fr. 75 c. payés chaque année pendant 18 ans produisent environ 2,400.

Dans l'association dotale avec la condition du mariage.

2,000 fr. souscrits à la naissance, et payés seulement à la vingt-unième année des filles ou à la vingt-septième des garçons, produisent environ 16,000 fr.

La même somme de 2,000 fr. payée comptant produit environ 35,000 fr.

74 fr. 20 c. payés chaque année pendant 20 ans pour une fille produisent environ 16,000 fr.

51 fr. 20 c. payés pendant 26 ans pour un garçon produisent environ la même somme.

Dans l'association dotale sans la condition du mariage.

2,000 fr. souscrits à la naissance et payés à l'âge de dix ans produisent environ 6,000 fr.

Au comptant, la même somme produit environ 9,000 fr.

Par annuités, 87 fr. 20 c. payés pendant dix ans produisent environ 3,000 fr.

Dans l'association de survie.

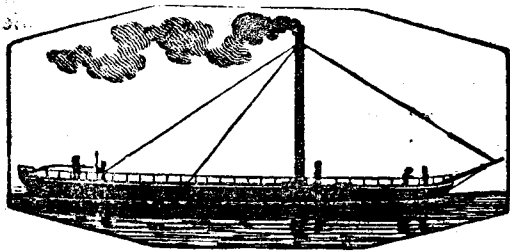
Une mise de 2,000 fr. versée dix-huit ou seize ans après la souscription produit environ 4,000 fr., et se trouve ainsi doublée par un dépôt réel de deux ans.

Au Parisien.

A. BERTOME, Tailleur de Paris,

Galerie de l'Argue, 70.

Magasin d'Habillements confectionnés, Draperies et Nouveautés. — En 30 heures on livre un Habit commandé ; — en 10 heures un Pantalon, — et en 8 heures un Gilet. — Grande provision de Paletots et d'Habillements d'été.



LE PAPIN

Du Rhône,

BATEAU A VAPEUR EN FER, A BASSE PRESSION, PARTIRA DU PORT DES CORDELIERS,

Mardi 19 Mai, à 4 h. 1/2 du matin,

ET CONTINUERA SON SERVICE

POUR VALENCE, AVIGNON, BEAUCAIRE ET ARLES.

AVIS.

M^{me} PUTAUD, marchande de modes, rue de la Préfecture, n° 12, à Lyon, a l'honneur de prévenir ses clientes qu'elle part à l'instant pour Paris, où elle va se pourvoir d'un grand assortiment varié de tout ce qu'il y a de plus nouveau et de meilleur genre.

Elle reviendra dans quelques jours avec un choix d'articles le plus à la mode, et les personnes qui l'honoreront de leur confiance trouveront de quoi satisfaire tous leurs goûts dans son magasin qui vient d'être restauré à neuf.

BAINS DU JARDIN

(EAU DU RHÔNE),

Rue Belle-Cordière, 5, et rue Bourchanin, 4, A LYON.

M. CHARRUY vient de faire mettre entièrement à neuf cet Établissement déjà connu; rien n'a été épargné pour réunir la salubrité à la propreté.

La bonne tenue de ces bains fait espérer à leur propriétaire une confiance qu'il s'efforcera toujours de mériter.

L'ouverture a eu lieu le Mercredi 8 Avril 1840. On porte des bains à domicile.

HOTEL D'AVIGNON.

On loue des chambres au jour et au mois. A toutes heures diners à 1 f. 25 c. et au-dessus, plus à la carte. Grande rue Mercière, n° 56, au fond de l'allée, vis-à-vis la rue Thomassin.

En vente chez NOURTIER, libraire, RUE DE LA PRÉFECTURE, 6. HISTOIRE DE FRANCE,

PAR ANQUETIL,

Continuée jusqu'en 1830 par Th. BURETTE,

4 beaux vol. in-8°; le même ouvrage pour le texte et l'impression que celui vendu 50 fr. par les voyageurs de MM. Pourrat.

PRIX : 12 FRANCS.

Abonnement à la lecture pour la ville et la campagne. — Livres étrangers. — Pièces de Théâtre.

MAISON DES DEUX JUMENTS,

Galerie de l'Argue, nos 44-46-48-50

EXPOSITION

Manteaux, Paletots, Robes de chambre, etc.

SEULE MAISON A LYON

Pourvue en hautes Nouveautés pour été, et capable d'alimenter en peu de temps les besoins des consommateurs. — Un simple examen dans les magasins, et l'on sera persuadé de la vérité.

EN QUARANTE-HUIT HEURES, Un Habille complet et de commande sera rendu.

TROIS SALONS PROLÉTAIRES,

Galerie de l'Argue, escalier H, à l'entresol, vis-à-vis l'hôtel Caillot.

CHARLES continue de couper les cheveux pour 25 c., fait avec soin et dans le dernier goût.

Abonnement à la frisure, 5 cachets pour 1 fr. Il tient des Perruques pour les théâtres bourgeois, Moustaches, Favoris, Barbes postiches en tous genres.

L'établissement vient d'être décoré à neuf, afin de ne rien laisser à désirer aux personnes qui voudront bien continuer à l'honorer de leur confiance.

COMPAGNIE LYONNAISE du Balayage et du Nettoyement

PARTICULIERS.

Les personnes qui désirent s'abonner pour le nettoyage de leurs maisons, ou pour le balayage de la voie publique devant leurs magasins, sont priées de ne pas confondre cette Compagnie avec une nouvelle qui vient de paraître sous le titre de l'Urbaine. La Compagnie lyonnaise, fondée à Lyon sous les auspices de M. le maire, encouragée par un grand nombre de conseillers municipaux qui lui ont confié le service de leurs maisons, a atteint le but qu'elle se proposait. Par elle des maisons sales et infectes sont devenues propres et saines. Parmi ses abonnements elle peut citer l'Hôtel-de-Ville, les théâtres, l'église réformée, 90 maisons appartenant aux hospices civils et un grand nombre de maisons particulières. Ces divers services, qui n'ont été confiés à la Compagnie lyonnaise qu'après de longs essais, lui ont acquis la confiance des administrations de ces établissements. — Le zèle et l'activité des inspecteurs assurent aux abonnés un service sûr et régulier. S'adresser, pour s'abonner, aux Bureaux de l'Administration, PLACE DE LA PLÂTIÈRE, 2.



ENTREPRISE GÉNÉRALE DES BATEAUX A VAPEUR

L'AIGLE.

Départs tous les jours, à 4 h. 1/2 du matin, DU PORT DE LA CHARITÉ,

Pour Valence, Avignon, Beaucaire et Arles.

Les bateaux de cette entreprise se distinguent par la supériorité de leur marche.